

*Le curieux destin d'Églantine Capuchet
ou
la très fameuse et insolite chapelière*



*Marcel Chabot
© M. M. X. V. I. I.*

Déjà bébé, elle aimait les chapeaux : les couvre-chefs la fascinaient. Pendant toute son enfance, elle confectionnait des chapeaux pour en parer tout ce qu'elle voyait : ses petites amies du voisinage, sa chatte Dodue, son chien Boudin, l'épouvantail du jardin, Volovent, la vache Prunella, la truie Gorette et même les poules qui caquetaient près du poulailler. Tout ce qu'elle voyait autour d'elle l'inspirait, les plumes des oiseaux, les pelages des animaux, les fruits des champs, l'écorce des arbres, lisse ou rugueuse, les formes, les couleurs et les textures la captivaient, l'émerveillaient. Enjoliver la tête, le visage de quelqu'un, lui donner de l'aplomb, le rendre unique, l'excitait. Au début, ses parents trouvèrent amusante sa curieuse passion, mais bientôt ses emballements les troublèrent et ils essayèrent de l'en détourner, mais sans succès. Si bien qu'à peine adolescente, toujours sujette aux moqueries et aux agaceries de ses deux frères, des élèves de sa classe, des gens de son village, elle décida de quitter le foyer familial pour la grande ville. Bien sûr, on s'inquiéta un peu pour elle, mais elle semblait si déterminée qu'on ne fit rien pour la retenir ou la faire rechercher. Et puis, à cette époque, il était fréquent que les enfants, dès l'âge de quinze ans, partent de la maison pour se trouver un travail et gagner leur pitance.

Ingénue et sans ressources, elle erra quelque temps sur les routes et connut quelques pénibles aventures avant d'arriver un jour à L'Aubelle, chef-lieu de la province. D'abord, trop crédule, elle accepta l'invitation d'un vieux monsieur à moustaches de monter dans son carrosse, qui lui promettait de la conduire où elle voudrait. Mais bientôt, s'étant glissé à côté d'elle, il commença à lui faire des avances et, la saisissant par l'encolure de son manteau, voulut la forcer à l'embrasser. Interdite, elle se dégagea vivement de son emprise, ouvrit la porte et se jeta sans réfléchir dans le fossé bordant la route. Heureusement, ayant échoué au milieu d'une talle de buissons, elle en fut quitte pour quelques égratignures aux mains et aux genoux. Quand elle se releva, le carrosse était déjà loin, emporté dans un nuage de poussière par les quatre rosses qui le tiraient. Un peu plus loin, dans un petit village où elle s'était arrêtée pour acheter une miche de pain, trois jeunes malotrus l'abordèrent et s'apprêtaient à la molester lorsqu'une dame bâtie comme un lutteur, dépassant d'une tête les voyous, les membres comme des gourdins, les mains comme des battoirs, les interpella les menaçant de leur tirer les oreilles s'ils ne disparaissaient pas dans l'instant. Comme ils refusèrent d'obtempérer et s'approchèrent pour l'attaquer, ce n'est pas les oreilles qu'elle leur tira, mais en moins de temps qu'il aurait fallu pour le dire, elle les terrassa tous les trois et c'est en gémissant qu'ils se retirèrent, boitillant comme des éclopés. La

géante, soucieuse du bien-être de la jeune fille, l'invita à passer la nuit chez elle et lui offrit un bon repas avant de lui céder la paillasse où elle devait dormir d'habitude. Le lendemain, après un copieux petit déjeuner, Églantine reprit la route, ragaillardie, non sans avoir reçu mille conseils et mises en garde de cette plantureuse bienfaitrice.

Il passait midi lorsqu'elle aperçut de loin les premières maisons de L'Aubelle. Plantée au milieu d'une plaine fertile traversée par une rivière paresseuse, elle ne comptait que quelques centaines d'habitations plutôt modestes qu'on aurait dites agenouillées, comme des ouailles attentives, en cercles concentriques, autour d'une église assez imposante faite de pierre des champs dont le clocher dominait toute la région. Tout près, la place du marché débouchait sur la rue principale, celle où étaient regroupés à la queue leu leu tous les magasins principaux.

C'est par hasard qu'Églantine se trouva devant la vitrine d'une chapellerie. Elle qui ne savait même pas qu'un tel commerce pouvait exister, fut au comble de l'émerveillement et de la fascination à la vue de tous ces chapeaux qui y étaient exposés. Tout excitée, elle entra sans hésiter et dix fois défila devant les étalages en faisant des oh! et des ah! Le patron qui l'observait de loin crut d'abord avoir affaire à une énergumène, mais bientôt il se rendit compte qu'il s'agissait plutôt d'une véritable connaisseuse. Troublé par son emballement un brin intempestif, il s'approcha d'elle pour la saluer et lui poser quelques questions sur la raison de son comportement peu coutumier. Elle le mit, sans gêne aucune, au courant de sa passion pour les chapeaux et lui fit part de son désir extrême d'en créer et d'en confectionner des beaux, des somptueux. Celui-ci décida donc de la prendre à son service, étant donné que les affaires stagnaient depuis des mois et qu'elle acceptait de travailler pour des gages rachitiques. Et puis, une jeune fille jolie, au tempérament si gai, à l'allure si primesautière, attirerait certainement de nouvelles clientes.

Mais ce qu'il découvrit bientôt, à sa grande surprise et à son grand bonheur, c'est qu'Églantine était douée d'un talent immense pour confectionner des chapeaux, originaux, uniques, remarquables sous tous rapports. Bientôt, la clientèle de M. Manuel Maqueron, fils putatif d'une vieille famille de banquiers juive, dans la jeune quarantaine, s'emballa au point où il ne pouvait répondre à la demande. Le malheur, c'est que ces dames qui affluaient de toute la région, insistaient pour que ce soit la demoiselle Églantine qui crée leur chapeau et les serve et personne d'autre. Cela se révélait un véritable

handicap au succès grandissant de son entreprise et mettait un frein à ses ambitions qui devenaient démesurées, Il aurait aimé agrandir sa chapellerie et en fonder de nouvelles... Il rêvait, même éveillé, de devenir un magnat de l'industrie chapelière.

Recourant à de jeunes sosies de sa fée chapelière, il eut l'idée d'établir quelques succursales dans des villages voisins en faisant croire, par diverses astuces, que toutes les merveilles qu'on y vendait étaient des créations uniques d'Églantine, alors qu'il ne s'agissait que de malhabiles copies. Le stratagème eut du succès un certain temps, mais bientôt, le subterfuge, dont Églantine ne connaissait encore rien, fut éventé et les établissements périclitèrent et durent fermer leurs portes. Inquiet à l'idée de perdre son si précieux gagne-pain, Manu, le surnom dont ses employés l'avaient affublé, commença à faire des avances à sa protégée, à lui offrir des cadeaux, à l'inviter dans des restaurants chics. Au début, Églantine ne vit, dans cet agissement soudain de son patron, qu'une marque de gratitude pour le succès que remportait le magasin depuis sa venue. Toute naïve encore, elle ne pouvait soupçonner que les attentions de M. Maqueron avaient pour but de la séduire, de la subjuguier, de se l'attacher définitivement. Elle savait qu'il avait femme et enfants et ne se méfiait donc pas de ses prévenances qu'elle prenait pour de la galanterie, de la simple gentillesse de sa part. Jusqu'au jour où, au retour d'une sortie, alors qu'ayant bu un peu de champagne elle était un brin émoustillée, il la pressa dans ses bras avec autorité et voulut l'embrasser en lui susurrant à l'oreille : « Églantine, chère Églantine, je t'aime comme un fou. Je ne peux me passer de toi, je te veux... » Elle le repoussa avec brusquerie et s'enfuit, éperdue, ne sachant quoi penser.

Ce n'est que deux jours plus tard qu'elle rentra au travail, anxieuse, évitant le regard de son patron qui, lui-même, restait à l'écart, l'air renfrogné, songeur, si bien que les autres employés s'aperçurent que quelque chose clochait. Rapidement le climat de travail devint insupportable et Églantine commença à faire des plans pour prendre la clé des champs, même si, pour cela, elle devrait mettre de côté sa passion, devenir servante ou torcher des planchers. Peu de temps après, nuitamment, n'emportant qu'une vieille malle qui contenait tous ses biens, elle quitta son petit logis et, le cœur gros, ravalant sa peine avec difficulté, emprunta la première route qu'elle rencontra qui la mènerait vers son nouveau destin.

Lorsque Maqueron apprit la nouvelle, désespéré, il dépêcha immédiatement son cocher à sa recherche, lui intimant l'ordre de sillonner toutes les routes, chemins vicinaux, sentiers forestiers, et de la ramener sans faute. C'est bredouille qu'il revint une dizaine d'heures plus tard, au grand dam de son patron qui tempêta et l'injuria avec rage. Il ne pouvait se faire à l'idée de mettre un frein à ses rêves de grandeur et de recommencer le petit train-train ennuyeux d'autrefois. Il fallait qu'il retrouve son égérie au plus vite, avant que la renommée extraordinaire qu'elle lui avait permis d'acquérir ne s'effiloche comme fumée au vent. Il y mettrait les moyens. Il organiserait une vaste battue, s'il le fallait...

Et ses sbires, truands et malfrats de la pire espèce recrutés dans les bars mal famés de la ville, lâchés comme des chiens après une biche, ne mirent pas longtemps avant de la repérer. Ayant emprunté des chemins peu fréquentés, elle s'était égarée en pleine forêt, incapable de s'orienter. Elle avait dormi sous la pluie pendant deux nuits et transie, épuisée, elle était déterminée à se laisser mourir là où elle s'était affaissée près d'un cours d'eau qu'elle n'avait pas eu la force de franchir. C'est là que deux des voyous la trouvèrent évanouie et s'empressèrent de la ramener au chapelier pour empocher leur récompense.

Au comble de la joie, celui-ci s'affaira à mettre tout en œuvre pour la ramener à la vie, ordonna qu'on fasse venir un médecin sans tarder et pressa ses serviteurs de lui prodiguer tous les soins requis par son état. Après l'avoir ausculté, le disciple d'Esculape fit une moue qui augurait un diagnostic peu favorable. « La pauvre enfant, » murmura-t-il, « je crains pour sa vie, son pouls est faible, sa respiration éteinte, je vais tout faire pour la sauver, mais si je réussis à la guérir, vous pourrez affirmer à qui veut l'entendre que j'aurai accompli un miracle. Mais qui sait, la vie si fragile nous réserve parfois de belles surprises et cette demoiselle tellement jolie, même dans sa pâleur et son abattement extrêmes, pourra ressusciter et de nouveau réjouir nos yeux. »

Les jours qui suivirent, malgré toute l'attention qu'on lui porta, malgré les médicaments qu'on lui administra, malgré les supplications de son patron pour qu'elle sorte de sa torpeur, malgré les paroles de réconfort que son entourage ne cessa de lui prodiguer, elle resta plongée, pâle comme un cierge, dans un sommeil mortuaire. Même s'il était encore possible de sentir son pouls, aussi faible que celui d'un oiselet, on aurait pu la croire morte. Seule la voix de Jacopin, un jeune serviteur de la maison Maqueron, lorsque penché au-

dessus de sa tête, lui tenant la main, provoquait chez elle une infime réaction, un clignement de cil. Mais cela arrivait seulement lorsque le garçon était seul à son chevet. Ce n'est que des jours plus tard que Jacopin eut la surprise de la voir ouvrir les yeux et lui murmurer quelques mots : « Je sais qui tu es... on t'appelle Jacopin... et je t'ai vu souvent dans l'atelier alors que tu t'arrêtais pour m'observer... j'en étais un peu gênée... Si tu promets de venir chaque jour me tenir compagnie, comme tu l'as fait depuis que je suis clouée sur ce lit, je reprendrai peut-être le goût de vivre et d'habiller de mes inventions multiformes les têtes de ces dames. Pendant mon long sommeil, j'ai rêvé d'un lieu où mon art serait reconnu et où je serais traitée comme une reine. Seulement, il me faut de l'aide pour me rendre jusque-là et c'est toi que j'ai choisi, si tu acceptes, bien sûr. Autrement, je préfère me rendormir pour ne plus me réveiller, car je refuse de servir encore cette canaille qui m'a outragée et qui essaie de s'approprier mon talent par des bontés factices et des manigances hypocrites. »

Captivé par le beauté d'Églantine dès le premier regard qu'il avait porté sur elle, le pauvre Jacopin resta interdit en entendant ces propos. C'est à lui, l'orphelin déguenillé qui subissait, depuis son enfance, les railleries et les quolibets de son entourage, que cet ange s'adressait pour lui demander de l'aider. Il crût qu'il rêvait, qu'il avait mal entendu ou qu'il était victime d'une méchante blague. Non, ce n'était pas possible! Pas elle, ce serait trop cruel! Il scruta longtemps son regard avant d'oser ouvrir la bouche et de bégayer un « Ou-ouii... » , car comme il était constamment rabroué et rudoyé, il maîtrisait mal la parole et son élocution était lente et parfois chaotique. « Ou...oui, je veux, veux ai-aider belle de... de... demoiselle. Elle me dire quoi faire et je, moi, faire tout... Moi, moi, je, je, veux que demoiselle soit bien, plus malade... Elle me dire, et moi tout faire... » Assurée de sa sincérité qui se lisait sur ses traits soudain transfigurés, Églantine se contenta de lui répondre « J'ai confiance en toi, mon cher Jacopin et, bientôt, je te confierai mon plan pour quitter ce lieu avec ton aide. Pour le moment, continue tes visites comme si de rien n'était et ne dis à personne que je vais mieux et que je reprends des forces. Apporte-moi un peu de nourriture à chacune de tes visites pour que je reprenne rapidement des forces, car je refuse celle qu'on me sert afin de laisser croire à Maqueron et à ses compatissants serviteurs que je suis en train de m'éteindre lentement. Et puis, Jacopin, je veux que tu cesses de m'appeler « demoiselle », je préfère que tu utilises simplement mon prénom, Églantine. N'est-ce pas un beau prénom? Et puis, Jacopin, tu dois avoir un nom... » Confondu, le garçon chuchota un « ou...oui...» et, sans lui répondre, quitta la pièce discrètement.

Églantine avait remarqué, tout le temps qu'elle était à son service, que son patron partait en carrosse chaque semaine, le jeudi, pour la ville voisine, plus opulente, mieux nantie en biens de toutes sortes, pour se procurer tissus, broderies, feutres, rubans, garnitures et accessoires variés. Son plan, qu'elle avait choisi parce qu'il lui permettait de s'offrir une petite vengeance amusante, consistait à faire le voyage dans son carrosse, avec la complicité de Jacopin, bien sûr. Mais pour qu'il réussisse, elle devait s'assurer qu'elle ne serait pas dépourvue une fois arrivée dans Bourg-la-Reine, autrefois un village important, aujourd'hui la capitale commerciale de toute la région. Elle avait entendu parler d'un grand magasin de vêtements pour dames, renommé pour son avant-gardisme et son originalité. Elle décida de s'adresser à son propriétaire pour lui offrir ses services. Peut-être avait-il eu quelque écho de sa renommée comme chapelière. De toute façon, elle n'avait rien à perdre à tenter cette démarche. Elle rédigea donc un court message que Jacopin se chargea de mettre à la poste discrètement. Il se lisait ainsi :

*« Magasin Les Trois Grâces
Bourg-la-Reine*

*Cher Monsieur,
Si je prends la liberté de vous écrire ce mot, c'est que votre entreprise est l'une des plus vantée dans tout le pays. Jeune modiste qui a eu quelque succès à l'Aubelle où je travaille maintenant, je rêve de me joindre à une entreprise comme la vôtre qui me permettrait de donner libre cours à ma passion pour la création de coiffures pour les dames (et pourquoi pas pour ces messieurs en quête d'originalité?). Je voudrais vous montrer mes talents et si vous acceptiez de me recevoir, je pourrais me présenter à votre magasin jeudi, dans la quinzaine. Je suis certaine de ne pas vous décevoir.*

*Églantine Capuchet
L'Aubelle »*

Angélique de Montour, ancienne courtisane, veuve de Philippe Brion, Comte de Montour, noble richissime, fut intriguée lorsque son secrétaire lui remit ce billet écrit d'une plume raffinée, cela se voyait. Elle eut alors le réflexe de le jeter au panier se disant qu'il s'agissait là d'une autre de ces requêtes folichonnes d'une jeune rêveuse brûlant de quitter sa campagne pour la ville. Mais elle se ravisa, frappée par une intuition soudaine : quelque chose de

singulier émanait de cette écriture fine comme un bijou sculpté avec art. Et puis, ce nom et ce prénom, qu'elle avait l'impression d'avoir entendus quelque part, de la bouche d'un représentant de commerce peut-être, éveillaient sa curiosité. Elle lui répondit brièvement :

*« Les Trois Grâces
Bourg-la-Reine*

*Chère demoiselle Églantine,
J'aurais pu être offusquée du fait que vous croyiez vous adresser à un homme en écrivant votre message. Je ne vous en tiens pas rigueur, car cette méprise m'est familière. Je serai à mon magasin toute la journée, jeudi dans quinze jours. Venez m'y rencontrer. Je vous y attendrai. Le magasin est situé au 1000, boulevard des Grands Seigneurs. Vous le trouverez facilement. J'espère que vous serez fidèle au rendez-vous.*

Angélique de Montour »

Églantine trépigna de joie lorsque Jacopin lui remit le pli signé à sa grande surprise par une femme, et que, d'un coup d'œil rapide, elle en eut terminé la lecture. Elle pouvait mettre la suite de son plan à exécution. Elle chargea donc son fidèle Jacopin, toujours disposé à l'obliger, de trouver deux grands paniers d'osier, de ceux qu'on utilisait pour transporter les marchandises, un grand et l'autre légèrement plus petit. Elle lui expliqua son idée et le garçon l'écouta attentivement en fronçant les sourcils, un pâle sourire desserrant ses lèvres au fur et à mesure qu'il imaginait le scénario. Il lui promit que tout serait prêt le jour venu, foi de Jacopin. Églantine avait repris des forces et des couleurs, mais s'efforçait de n'en laisser rien voir au docteur qui venait la visiter ponctuellement et aux servantes qui mettaient tout leur cœur à lui apporter soins et douceurs. Repliée sous ses couvertures, elle offrait aux regards l'apparence d'une plante abandonnée. Tous, car elle était adulée, déploraient son état de langueur et leur incapacité à y remédier.

Entre-temps, elle s'affaira à confectionner, à l'insu de tous, utilisant des matériaux que son précieux complice chipait à l'atelier, une de ces coiffures magnifiques dont elle avait le secret. Elle mit tout son cœur et tout son art à en faire un véritable chef-d'œuvre. Elle l'emballa soigneusement. Ce serait sa carte de visite lorsqu'elle se présenterait devant la dame de Montour, cette étonnante propriétaire du grand magasin *Les Trois Grâces*, le nouveau

royaume de toutes les belles de ce monde, courtaudes ou élancées, minces ou plantureuses, débutantes ou douairières, courtisanes huppées ou dames de la société. Cette création serait son talisman, elle en était certaine, il lui apporterait gloire et honneurs!

Jacopin dénicha, dans l'entrepôt jouxtant le magasin Maqueron, deux paniers dont l'un assez spacieux pour qu'une personne de petite taille puisse y prendre place assez aisément, une fois recroquevillée. Il les dissimula sous le lit d'Églantine. Il couvrit le fond et les parois du plus grand d'étoffes épaisses de façon à éviter à sa maîtresse des contusions ou des courbatures durant le long voyage qu'elle allait faire en carrosse sur des routes souvent cahoteuses. Quant au plus petit, il était destiné à transporter le trésor d'invention et de dextérité qu'Églantine avait élaboré avec tant de soin. Il ne restait plus qu'à attendre que se lève le jour du grand départ. Jacopin avait de la difficulté à cacher son anxiété si bien qu'Églantine dût faire preuve d'autorité et de fermeté pour qu'il reste calme et détendu. Il ignorait comment il s'y prendrait pour cacher sa maîtresse dans le panier le moment venu et comment il le transporterait jusqu'au carrosse sans être pris.

La veille du grand jour, Églantine, simulant qu'elle avait des hallucinations, qu'elle était en proie au délire, commença à crier, à hurler, à se débattre, à faire des esclandres, à se jeter par terre, à lancer des imprécations, à proférer des blasphèmes et des jurons, si bien qu'on manda le médecin qui accourut à son chevet. Médusé par ce comportement soudain qu'il ne comprenait pas, il essaya de la calmer par des paroles apaisantes. Alors elle se mit à pleurer, balbutiant à travers ses sanglots qu'elle en avait assez de toute cette agitation autour d'elle qui l'empêchait de reposer en paix. Elle le supplia d'interdire toute visite pour quelque temps, sauf celle de Jacopin qui, insista-t-elle, avait le don de la reconforter et de la soulager. Ce dernier, soucieux de son état, se plia sa demande et promit qu'il ferait le nécessaire pour que son vœu soit exaucé.

Tôt le lendemain, Jacopin aida Églantine à se glisser dans le grand panier, la borda comme un nourrisson avec précaution et, ayant vérifié qu'il n'y avait personne aux alentours, le transporta jusqu'au hangar où était garé le carrosse. Il le hissa sur la plateforme arrière réservée aux malles et autres objets lourds et, en attendant que le cocher arrive avec l'attelage des chevaux, il tint compagnie à la demoiselle de son cœur, l'assurant que tout se passait comme prévu. L'ayant aperçu de loin s'affairer derrière le carrosse, le cocher,

suspicieux, demanda au garçon ce qu'il faisait là et pourquoi il baragouinait tout seul. D'abord décontenancé, il retrouva son aplomb et répondit qu'il était venu charger un objet précieux à la demande du maître et qu'il tempêtait parce qu'il peinait à le lier solidement. Sa réponse eut l'air de satisfaire le caléchier soupçonneux, si bien que, quelques minutes plus tard, le carrosse s'ébranlait vers Bourg-la Reine. Jacopin avait eu juste le temps d'arrimer le second panier au premier et de se hisser dessus. Lorsque le bruit des roues sur la route n'était pas trop grinçant, il adressait quelques mots de réconfort à l'emmitouflée, lui décrivant le paysage qui défilait sous ses yeux. Celle-ci, qui ne semblait pas trop perturbée par sa position plutôt inconfortable et les soubresauts de la voiture, décochait de temps à autre quelques cocasses plaisanteries qui provoquaient chez lui des gloussements qu'il réprimait à grand peine pour ne pas être découvert.

Jacopin appréhendait l'arrivée au lieu de débarquement. Mais dans le brouhaha et l'animation de la grande ville, il put, aussitôt le carrosse immobilisé, détacher les paniers et les déposer en retrait sans que personne ne fasse attention à lui. Maqueron, toujours pressé, s'était engouffré dans un marché couvert pendant que le cocher conduisait ses chevaux blancs d'écume et assoiffés vers un parc où se trouvaient des abreuvoirs publics. Ayant traîné subrepticement le gros panier dans une ruelle proche, il l'ouvrit et en fit sortir Églantine un peu hébétée et courbaturée. Ayant fait quelques pas, elle reprit vite ses sens. Elle s'empara de l'emballage que contenait le second panier et pressa Jacopin de la suivre, car il n'y avait pas un moment à perdre. Il fallait trouver le magasin *Les Trois Grâces* et s'y rendre sans tarder.

« Vous le trouverez facilement » avait précisé la dame Angélique. C'était vite dit. Après s'être informée auprès d'un passant, Églantine apprit que *Les Trois Grâces* trônait en plein cœur du centre-ville, à plusieurs kilomètres de là. Il lui fallait donc se hâter si elle voulait être au rendez-vous avant l'heure de la fermeture. Jacopin la suivant comme son ombre, portant le fragile emballage, elle se faufila au travers d'un dédale de rues étroites dans la direction qu'on lui avait indiquée. À plusieurs reprises, elle dut faire des détours et rebrousser chemin, s'étant fourvoyée dans des lacets se terminant en culs-de-sac. Le temps passait et le soleil ayant poursuivi sa course vers l'ouest, allait bientôt plonger sous la ligne d'horizon. Elle était au bord de l'effolement lorsqu'elle déboucha enfin sur le boulevard des Grands Seigneurs. Le magasin ne devait pas être loin maintenant. Il était presque 18 h 00 lorsqu'elle aperçut le

nombre magique coiffant un immense portail. Elle s'y précipita, Jacopin sur ses talons, peinant à la suivre.

Sur le point de quitter son vaste bureau aux riches boiseries, magnifiquement décoré d'objets anciens et de toiles de maîtres, la comtesse de Montour montra son agacement lorsqu'on lui emmena la retardataire et la reçut froidement. Mais lorsque la pauvre Églantine lui eut expliqué, en bredouillant, la raison de son retard, elle se détendit un peu et son humeur se radoucit. La mésaventure de la jeune fille lui rappelait qu'elle avait elle-même connu, dans sa jeunesse, bien des malheurs. Elle lui posa quelques questions d'usage sur son lieu de naissance, ses parents, avant d'aborder le sujet de sa visite. C'est alors qu'Églantine déballa le chapeau qu'elle avait apporté et le déposa sur sa tête gracieusement, tourna avec légèreté sur elle-même et fit quelques pas comme ces jeunes filles qu'on appelait mannequins. Elle aurait vu une apparition, que madame de Montour n'aurait pas été davantage médusée, muette d'admiration devant sa prestance et sa beauté particulière rehaussée par la coiffure qu'elle portait avec tant de distinction. « Je crois que nous allons bien nous entendre, petite demoiselle. Je veux vous voir demain matin, ici, dès l'ouverture. Vous avez du talent, que dis-je, plus que cela, et si vous me faites confiance je vous mènerai aux sommets. Aux sommets! » Lorsque la jeune fille, au comble du bonheur, lui avoua candidement qu'elle n'avait nulle part pour passer la nuit, elle et son fidèle compagnon, la dame fit mander un cocher auquel elle donna l'ordre d'amener les deux jeunes gens à l'*Étoile*, le plus luxueux hôtel de la ville dont elle était la propriétaire, et de veiller à ce qu'ils soient traités comme elle le serait elle-même. Ce qui fut fait.

Logés comme une princesse et un prince de sang dans des chambres spacieuses et meublées richement, ils passèrent une nuit de rêve, entourés de serviteurs diligents et attentionnés qui s'appliquaient à combler leurs moindres désirs. On leur servit des mets succulents dont ils se régalerent à satiété. Et leur sommeil fut doux et paisible, calés comme des chérubins dans des couches plus moelleuses que les nuages.

Tôt le lendemain, dans la matinée, la dame Montour dépêcha un carrosse à l'*Étoile* pour y prendre Églantine et la ramener au magasin. Elle brûlait de la revoir et de lui faire visiter la chapellerie, là où s'affairaient une dizaine de jeunes femmes. Églantine fut abasourdie par l'assortiment fabuleux de matériaux de toutes sortes, tissus fins, plumes, soieries, perles, bijoux, dont débordaient des dizaines de casiers et de paniers. Elle trépignait comme une

fillette qui déballe le cadeau attendu le jour de son anniversaire, et n'avait qu'une envie, celle de se mettre immédiatement au travail. Une trombe d'idées les plus fantaisistes qui secoua son cerveau, provoquant chez elle une transe telle que sa nouvelle patronne fut un moment prise de panique. Églantine se sentait comme une fée au milieu d'un royaume enchanté où elle aurait le loisir de laisser libre cours à la soif de création qui la dévorait.

Sa déception fut immense alors, lorsque du haut de son autorité de chef d'entreprise, la dame lui annonça sa décision de lui confier la destinée de la chapellerie et, par conséquent, la direction de son personnel. Églantine refusa d'abord l'offre tout net, alléguant qu'elle était trop jeune et inexpérimentée pour assumer une aussi lourde tâche et que, au surplus, ce qui la faisait vibrer, elle, ce qui la comblait de plaisir, de joie, de bien-être, c'était de créer, d'inventer des formes nouvelles, de faire surgir de l'agencement de pièces disparates un univers d'originale beauté, d'inédite splendeur, réjouissant l'œil et l'esprit. Ses propos n'ébranlèrent pas la résolution de la richissime propriétaire qui finit par la persuader d'accepter son offre, lui promettant de lui apporter toute l'aide dont elle aurait besoin pour résoudre les problèmes d'intendance et de lui laisser toute la latitude qu'elle souhaitait pour assouvir sa passion inventive. Églantine avait-elle le choix de décliner une offre aussi alléchante, surtout que le salaire proposé était bien au-delà de ses aspirations les plus osées?

Sous la gouverne d'Églantine, les affaires de la chapellerie des *Trois Grâces* progressèrent à une vitesse fulgurante. Bien sûr, juste après sa nomination comme maîtresse des lieux, certaines employées parmi les plus anciennes et les plus expérimentées, montrèrent un peu d'animosité envers cette néophyte qui, selon elles « avait encore la couche aux fesses ». Mais très vite, comme elle traitait toutes et chacune avec aménité, simplicité et respect, elle conquiert leur faveur presque sans exception. D'ailleurs, elle ne craignait pas, au contraire, de partager avec elles ses secrets et ses idées, Et des idées, elle en avait. Son cerveau, toujours en éveil, tourbillonnait comme la lave d'un volcan en éruption. Tout ce qu'elle observait autour d'elle nourrissait son inspiration. Chaque tête, qu'elle soit chevelue ou glabre, hirsute ou bouclée, blonde comme les blés, noire comme le jais, rousse, grise, blanche comme neige en hiver, émoustillait son imagination toujours débordante. Et puis, très vite, elle prit conscience qu'il n'y avait pas que les têtes de femme qui méritaient d'être ornées, embellies, magnifiées. Aussi s'ingénia-t-elle à concevoir, d'abord pour les hommes, puis pour les jeunes gens, les enfants et même les poupons, des

galurins s'accordant à leur âge, à leur visage, à leur occupation, voire à leur style de vie, à leurs fantaisies. Ainsi, même l'armée lui confia le soin de confectionner des képis, des casquettes et jusqu'à des casques de combat mieux adaptés à l'époque et, surtout, conférant à la gent militaire plus de panache. Les pouvoirs publics prirent le relais et commandèrent des lots de casquettes originales destinées à identifier joliment chaque corps de métier. Et c'est fièrement que tout ce beau monde portait les créations d'Églantine, devenue la coqueluche de la ville. Et comme son cerveau ne cessait jamais de bouillonner, elle imagina même de petites capuches et des bibis pour les animaux de compagnie de ces dames de la haute, assortis à leur propre coiffure.

Le succès de la chapellerie fit en sorte que le chiffre d'affaires des *Trois Grâces* décupla en moins d'un an, au grand plaisir de sa propriétaire qui ne tarissait pas d'éloges pour sa protégée que sa célébrité soudaine n'enorgueillissait pas le moins du monde, à son grand étonnement. Au milieu de ses fidèles employées, Églantine, comme une reine abeille entourée de ses ouvrières zélées, s'affairait de l'aube au crépuscule, ne faisant relâche que le dimanche pour assister à l'office divin. Elle s'accordait peu de plaisirs, consacrant tout son temps à la recherche de nouveaux matériaux lui permettant d'accoucher de réalisations sans pareil. Ce qui ne facilitait pas sa tâche déjà lourde, c'est que toutes ces dames de la grande comme de la petite noblesse insistaient pour que ce soit elle qui les reçoive personnellement, les conseille, effectue les derniers essayages, en un mot qu'elle les traite comme des princesses de haut rang. Bien sûr, cela occupait une bonne partie de son précieux temps qu'elle aurait préféré consacrer à la création de modèles inédits ou à la réalisation des dizaines d'idées qui s'agitaient dans ses méninges survoltées. Surtout que, par souci d'équité et de justice, elle acceptait volontiers d'accueillir et de servir toutes les femmes de condition plus modeste qui souhaitaient parader dans les rues en ayant fière allure, toutes heureuses de porter une création portant la griffe d'Églantine Capuchet.

Noceuse, habituée de longue date des soirées mondaines, Angélique de Montour décida de mettre un terme à l'ascétisme persistant de la jeune femme qu'elle considérait excessif et contre nature. Sa philosophie, s'agissant du comportement des jeunes filles en fleur, était simple : s'amuser, jouir des plaisirs qu'offre l'argent, se faire aimer des hommes, les aguicher, sans toutefois tomber innocemment en leur pouvoir. Elle offrit donc à Églantine des toilettes chics et des bijoux de prix et l'entraîna, souvent contre son gré,

dans des bals que ses nombreuses connaissances de la petite noblesse de province donnaient dans des salons luxueux. La grâce de la jeune fille et son étonnante beauté furent très vite remarquées et de nombreux prétendants faisaient la queue pour l'inviter à danser et la courtiser sans retenue. Mais Églantine détestait cet univers factice et revenait de ces fêtes nocturnes étourdissantes de propos vides, de compliments éculés, de bavardages insipides, toute chamboulée, au bord de l'affliction. Elle aurait voulu échapper à cette hebdomadaire corvée, mais pouvait-elle se permettre de déplaire à sa maîtresse qui dépensait sans compter pour en faire une dame du monde ? C'était là la rançon de sa nouvelle célébrité, elle en avait bien conscience, et puis, sa généreuse protectrice, altière, parée de ses plus beaux atours, semblait si fière de parader à son bras au milieu de la meute grouillante, ébahie, qui s'écartait pour leur laisser le passage.

Heureusement que Jacopin était toujours là lorsque, déprimée, amère, elle venait lui conter ses malheurs. Il tentait de la reconforter comme il le pouvait même s'il était conscient que la notoriété grandissante de son amie les éloignait peu à peu l'un de l'autre. Il savait dissimuler sa peine même si Églantine, sans s'en rendre compte, l'avivait en lui faisant des confidences sur les avances qu'on lui faisait au cours de ses sorties dans la noble société. Il rongea son frein en silence, espérant qu'un jour elle voie enfin la flamme dans ses yeux et dans son cœur, mais cet espoir s'amincissait chaque jour. Il lui restait le travail, car par l'intervention de son bon ange, il avait gravi les échelons et occupait maintenant un emploi rémunérateur, celui de responsable de l'inventaire et des achats de matériel. Il vivait donc à l'aise dans le petit trois pièces qu'il occupait à deux pas de la chapellerie.

Malgré les réticences de celle qui faisait sa fortune, la belle Angélique persévéra à l'introduire auprès de tous ces beaux messieurs, certains jeunes et d'autres au front déjà dégarni, qui n'avaient d'yeux que pour elle. C'est difficilement qu'elle devait se dépêtrer de l'avalanche bruyante de leurs avances importunes, de leurs compliments oiseux, de leurs invitations trop pressantes, de leurs déclarations parfois osées. Si sa maîtresse semblait se réjouir du spectacle, car, bien sûr, comme marraine de la jeune beauté, elle avait droit à une partie de l'attention qu'on lui portait, Églantine se morfondait et s'ennuyait mortellement. Jusqu'au jour où, un jeune homme aux fines moustaches, grand, élancé, l'aborda et, avec une grâce étudiée, l'invita à danser. La beauté de son visage, son charme, ses manières exquises, sa réserve distinguée, sa voix douce et enveloppante, firent s'immiscer dans sa

poitrine une traînée de papillons qu'elle avait peine à dissimuler. Danseur brillant, il l'entraînait sur la piste et elle se sentait légère, légère comme une elfe. Pendant quelques minutes, le monde autour d'elle s'était évanoui et elle se retrouvait seule, éperdue, dans le tourbillon de la danse. Ce n'est qu'une fois que ce beau cavalier l'eut reconduite à son siège qu'elle recouvra ses esprits, se demandant ce qu'il lui était arrivé. À quelque distance, Angélique de Montour l'observait, une moue de satisfaction sur les lèvres, comme si elle avait anticipé sa réaction.

Feignant l'ignorance, Angélique s'informa, dès le lendemain, de sa soirée de la veille, des invitations à danser qu'on lui avait proposées, des rencontres qu'elle avait faites, en un mot elle voulait savoir si elle s'était un peu divertie, pour une fois. Encore sous le coup de l'émotion intense qu'elle avait ressentie au moment où le blond cavalier l'avait attiré vers lui, sa poitrine rencontrant la sienne, après l'avoir fait tournoyer sur un air de valse entraînant, elle se contenta de lui répondre par les banalités habituelles, cherchant à dissimuler son trouble. Mais sa patronne n'était pas dupe, elle comprenait qu'elle avait visé juste en choisissant le chevalier polonais Anton Karposi comme appât. Il fallait croire qu'il avait joué son rôle à la perfection, en tenant compte des révélations qu'elle lui avait faites sur les traits de caractère de la belle enfant, sa fragilité, ses faiblesses, car celle-ci semblait être prise comme l'alouette dans le rets de l'oiseleur rusé. Un commentaire qu'elle retint à temps faillit éventer le malin complot qu'elle avait ourdi. Elle jubilait, car elle espérait qu'elle aurait bientôt une partenaire de plaisir pour partager ses escapades et ses aventures libertines.

Submergée par cette sensation toute neuve qui la chavirait, son cœur battant la chamade chaque fois qu'elle évoquait le contact fugace de sa poitrine contre la sienne, elle ne put s'empêcher de confier son désarroi à Jacopin, son seul et véritable confident. Celui-ci l'écoutait, la mine déconfite, sans toutefois prononcer une seule parole susceptible de la détourner de cette aventure galante aussi soudaine qu'impétueuse. Il l'aimait et il voulait son bonheur. Mais il avait la curieuse impression que quelque chose clochait, qu'il n'était pas normal que la jeune fille Églantine qu'il connaissait si bien, s'amourachât si subitement d'un inconnu, fut-il élané, beau, blond, habile danseur et fin causeur. Il pressentait que cette liaison ne causerait que du malheur à sa belle amie qu'il désirait de tout cœur qu'elle devienne un jour son amante.

Enchantée de la tournure des évènements, l'ancienne courtisane profitait de toutes les occasions pour inciter la nouvelle Églantine qui négligeait son travail à la chapellerie, oubliait ses rendez-vous avec ses meilleures clientes, perdait peu à peu le goût de créer, d'inventer, à s'engager plus à fond dans sa relation avec cet Anton dont elle lui vantait les qualités, admettant qu'elle le connaissait un peu, que de bons amis à elle lui avaient dit beaucoup de bien de ce garçon distingué et fortuné. Elle aurait pu ajouter que comme il était son amant depuis quelque temps déjà, rien le concernant ne lui était inconnu. C'est elle, en toute connaissance de cause, qui l'avait placé sur sa route et bien plus encore, jeté dans ses bras, sachant pertinemment qu'une bichette aussi naïve ne pouvait échapper aux ruses et subterfuges d'un loup expert en roublardises. Ainsi confortée dans sa passion amoureuse, la fragile Églantine succomba bientôt aux pressantes avances de son Anton adoré et ne tarda pas à lui livrer ses charmes secrets et son corps tout entier.

Lorsqu'elle se rendit compte à quel point Églantine s'était amourachée d'Anton, au point de mettre au pas sa passion pour les chapeaux et de vouloir le suivre dans un tour du monde qu'il avait promis qu'ils feraient ensemble lorsqu'elle serait sienne, Angélique commença à s'inquiéter pour la suite des choses. Ce n'est pas là le scénario qu'elle avait envisagé. Elle souhaitait tout simplement que son innocente protégée, diligente, appliquée, engagée dans son travail jusqu'au zèle, sorte de son cocon et devienne un beau papillon convoité par ses congénères masculins. Elle avait pourtant pris ses précautions en choisissant cet Anton pour la séduire, lui le coureur de jupons, l'amant volage, le Roméo de pacotille. S'était-il laissé prendre au jeu? Depuis quelque temps, il l'avait délaissée, elle, et consacrait tout son temps à divertir sa jeune flamme, à lui faire visiter la ville, à l'amener se régaler de mets fins dans des restaurants chics, à lui faire goûter les plaisirs charnels dans tous les lieux et positions qu'il connaissait.

On aurait pu croire qu'il était richissime, mais tout cet argent qu'il dépensait sans compter était celui que la propriétaire des *Trois Grâces* lui versait libéralement pour ses bons services et un peu celui, donc, provenant des récents succès de la chapellerie dirigée par Églantine. Que fallait-il faire maintenant pour rétablir la situation? Comment dénouer cette issue défavorable? Il était urgent de détourner l'énamourée de cette relation viciée, cela par tous les moyens. Ce à quoi s'employa l'intrigante dans les jours qui suivirent. Mais la partie n'était pas facile, car comment dénigrer maintenant une liaison qu'on a hier soi-même tant encouragée, applaudie? C'était là une

mission à la hauteur de la comtesse Brion de Montour qui, malgré son peu d'éducation, en connaissait long sur l'âme humaine, les hommes, les femmes, leurs petits vices, leurs travers, leurs faiblesses, leurs talons d'Achille... Elle avait parcouru un long chemin depuis sa petite enfance dans un taudis, entre un père alcoolique et une mère souffreteuse, jusqu'à sa condition actuelle, ayant dû, pour survivre puis grimper dans l'échelle sociale, accepter de partager sa couche avec des crésus bedonnants à l'haleine fétide, comme le richissime comte de Brion qu'elle avait finalement accepté d'épouser. Il possédait des millions, celui-là, dont elle s'accapara sans trop de mal avant que, ses forces taries par une activité sexuelle trop ardente pour l'octogénaire qu'il était, il finisse par rendre l'âme.

Imbue d'une passion enflammée, immarcessible, Églantine restait sourde aux prières et objurgations de sa patronne qui tentait par tous les moyens de mettre un terme à cet entichement qu'elle trouvait ridicule. Et voilà que cet Anton, ce gigolo qu'elle avait introduit dans son cercle d'amis et qu'elle entretenait grassement, lui faisait faux bond, ne répondant plus à ses messages, l'évitant même. Elle résolut donc, avec un certain regret, car il était cultivé et d'agréable compagnie, de lui couper les vivres. Il serait ainsi forcé de réduire considérablement son train de vie et, par conséquent, de cesser d'affrioler son innocente conquête et de la soumettre à ses désirs. Mais le soudain dénuement de son bien-aimé ne fit pas faiblir l'attachement de l'ingénue Églantine pour celui-ci. Qu'il soit riche ou miséreux, elle l'aimait et voulait vivre avec lui pour le reste de sa vie. Quant à Anton, il avait encore, pour le moment, quelques bonnes amies qui pouvaient lui assurer un train de vie convenable.

Jacopin se désolait d'assister à cette chute de sa flamme secrète dans ce qu'il considérait un vilain traquenard. Il comprenait, à travers les confidences qu'elle lui faisait presque quotidiennement, qu'elle était manipulée doublement, par la tortueuse dame Montour et par Anton, cet insolent séducteur, qui lui promettait mers et mondes, même le mariage. Il n'était donc pas étonnant qu'une jeune demoiselle aussi crédule et candide qu'elle, soit chavirée, ébranlée, au point de négliger son travail et de s'abandonner corps et âme à un espèce de gandin dépravé, car malgré ses réticences, elle avait fini par succomber à ses avances et lui céder son corps virginal. Il rageait rien qu'à imaginer ce qui avait pu se passer entre les deux. Plus d'une fois, il fut sur le point d'exprimer vertement son indignation et de dénoncer les agissements infâmes, à son avis, de ces deux suppôts du diable en qui elle avait placé sa

confiance. La situation le faisait souffrir au point où il pensait quitter la ville. Ce qui le retenait de passer à l'action, c'est qu'il croyait que peut-être, avant qu'il ne soit longtemps, l'occasion lui serait donnée de tirer l'élue de son cœur des serres de ces rapaces malfaisants. En attendant ce jour, il domptait sa hargne en lui prodiguant mille menues attentions, en lui apportant en gestes et en paroles soutien et réconfort.

Amèrement déçue par cet Anton qu'elle avait entretenu et auquel elle avait accordé plus d'une fois ses faveurs, même depuis sa liaison avec celle que, pour ainsi dire, elle avait jetée dans ses bras, la comtesse, jalouse, un sentiment qui ne l'avait jamais habitée jusque-là, lui coupa définitivement les vivres et commença à le discréditer et à le dénigrer auprès de ses amies et de la faune mal famée qu'il fréquentait, gigolos pour la plupart ou minables macs. Elle s'en voulait maintenant d'avoir tramé ce scénario et d'avoir précipité cette gamine talentueuse, géniale même, toute dédiée à son art, travailleuse, consciencieuse, dans les griffes de cet infâme garnement qui l'avait séduite et réduite en esclavage. Ce n'était pas ce qu'elle avait anticipé, souhaité. C'est seulement qu'Églantine n'était pas de sa trempe, qu'elle était fragile, que les dards du dieu Amour lui avaient infusé un poison fatal.

C'est grâce à l'une de ses employées plus âgée, avec laquelle elle s'était liée d'amitié, la considérant presque comme une seconde mère, qu'Églantine découvrit quelques semaines plus tard, qu'elle était enceinte. Ses nausées matinales, son manque d'entrain, ses sautes d'humeur, avaient convaincu la sage-femme qu'elle avait été, en plus d'être la mère de plusieurs enfants, que cette si jolie jouvencelle à l'air si sage, avait croqué dans le fruit de l'amour. D'ailleurs, elle était au courant, comme toutes ses consœurs ouvrières, de la chapellerie, de ses échappées avec un certain enjôleur mondain du nom d'Anton. Le médecin qu'elle lui avait conseillé de consulter confirma son diagnostic.

Consternée, au bord de l'effondrement, Églantine, courut confier à sa patronne le grand malheur qui la frappait comme un soufflet divin. Elle avait péché et sa punition était là qui grouillait déjà dans ses entrailles. Elle avait l'air si pitoyable, suffoquant, incapable de contrôler ses sanglots, qu'Angélique de Montour qui rarement perdait son sang-froid, son aplomb, se trouva désemparée, ne trouvant pas les mots pour réconforter cette pauvre au cœur si meurtri. Son seul souci en cet instant consistait à annihiler les dégâts causés par ses manigances honteuses. L'avortement lui paraissait donc

l'unique remède possible pour à la fois noyer sa culpabilité et rendre à cette femme-enfant sa virginité et sa liberté. Mais aussitôt qu'elle prononça le mot fatal, le visage d'Églantine s'empourpra, son corps se raidit, ses yeux d'habitude si doux lancèrent des éclairs et sa colère éclata dans une tempête de cris, d'imprécations, d'invectives, de menaces. Prise de panique par tant de fureur, la comploteuse coupable se jeta en arrière comme si le diable en personne l'attaquait. Elle avait compris qu'il était inutile d'essayer de la convaincre d'avoir recours à cette intervention sacrilège et de la conseiller sur la façon de s'y prendre. Anéantie, atterrée, elle n'entendit pas les derniers traits que sa protégée d'hier lui lançait au visage, acérés comme des fragments d'un miroir éclaté. Cet enfant qu'elle portait, Églantine jurait de le garder envers et contre tout et contre tous. C'est sur ces mots, rugis de sa bouche en flamme, qu'elle prit congé de cette comtesse de pacotille en qui elle avait un jour placé toute sa confiance. Elles ne se reverraient jamais!

Affolée, éperdue, ne sachant que faire, elle courut chez Jacopin qui eut du mal à la reconnaître, tellement elle était transformée, le visage barbouillé, les lèvres crispées, les cheveux en broussailles, comme si elle avait été victime d'une agression ou d'un accident. Elle se jeta dans ses bras, haletante, une cascade de sanglots qui ne voulaient pas s'apaiser lui obstruant la gorge. Sous le choc, le garçon attendit patiemment qu'elle reprenne ses esprits avant de lui demander doucement, sans la brusquer, quelle était la cause d'un désarroi si profond. Elle lui révéla alors son état et la réaction de la Montour lorsqu'elle lui avait annoncé la nouvelle. Malgré le sentiment de rage qui le submergea alors, Jacopin sut garder son calme. Oh! sa première réaction aurait été de jeter à la rue cette gamine immature qui s'était laissée bernier par un moins que rien et de déguerpir aussi loin que ses pas l'auraient conduit. Seulement, il l'aimait, et peut lui importait pour le moment que ce sentiment soit partagé. Non, il la soutiendrait dans ce malheur qui la terrassait, il serait près d'elle, si elle le souhaitait, jusqu'à l'avènement de cette naissance infamante. Et comme elle n'avait maintenant nulle part où habiter, il la recueillit chez lui, dans son trois pièces exigü.

Se morfondant dans son chagrin, malgré toute l'attention que son bon ami lui portait, Églantine, qui se nourrissait peu, gisant sur sa couchette, en boule comme un fœtus, à longueur de journée, dépérissait peu à peu, maigre, pâle comme une apparition. Dès qu'il avait une minute de libre, n'ayant pas abandonné son travail à la chapellerie, car sans salaire il n'aurait pu subvenir longtemps aux besoins occasionnés par sa locataire, Jacopin essayait de la

distraire et de lui redonner le goût de vivre, mais sans succès. Vers le quatrième mois de sa grossesse, son état de santé se détériora soudainement et tous les signes qu'un accouchement prématuré était imminent apparurent. Mais comme ni Églantine ni le jeune homme ne savaient interpréter ces signes, ils tardèrent à appeler à l'aide et à faire mander un médecin. Quand enfin ce dernier se présenta, il trouva un couple éploré, à genoux, devant la dépouille d'un enfant mort-né.

De ce jour, Églantine sombra dans un état neurasthénique profond. Pour elle, la Terre avait cessé de tourner, la vie s'était éteinte, emportant avec elle la grande Noirceur qui submergeait tout. Jacopin qui ne comprenait pas ce qu'il lui arrivait était désespéré, désorienté, car tout ce qu'il tentait pour la faire sortir de sa torpeur, était vain. Pour la garder en vie, il devait la gaver et la traiter comme on fait pour un bébé, la laver, la langer, l'endormir. À bout de courage, il en vint à la conclusion que la seule façon de la ramener à la santé était de déménager dans un nouvel environnement, loin des mauvais souvenirs qui étaient la cause de tous ses malheurs.

Comme il avait quelques économies, il décida de l'amener vivre dans un petit village de campagne, *Clos-fleuri*, qu'il connaissait bien y étant né. Il avait pris mille précautions pour que leur fuite se fasse à la dérobée, dans le plus grand secret, et que leur destination reste inconnue, voulant éviter que la Montour puisse suivre leurs traces. Ils voyagèrent de nuit dans une voiture qu'il avait louée incognito dans un relais de voyageurs. Le voyage fut long et difficile, car la pauvre rosse qui tirait le chariot était rétive et n'avancait que selon son bon vouloir. Pendant tout ce temps, la malade était agitée et il fallait toute l'énergie de son gardien pour la calmer et la conforter. Enfin parvenu à destination, il réussit non sans mal à dénicher une cahute habitable à condition d'y apporter quelques améliorations. Il s'y adonna sans retard, car il souhaitait offrir à sa souffrante compagne le milieu le plus favorable possible à son rétablissement. Puis, fort de l'expérience acquise à la chapellerie, il trouva un emploi de commis aux écritures dans un magasin de détail local. Au début, on lui fit la vie un peu dure, car dans ce coin de pays on se méfiait des étrangers.

Contrairement à ce qu'il avait craint, la comtesse n'entreprit aucune démarche pour les retrouver, lui et Églantine. Elle avait vite compris, il faut croire, qu'elle ne pourrait jamais abolir le mal qu'elle avait causé à la jeune fille par ses agissements coupables et qu'elle ne rentrerait jamais dans ses grâces, quoiqu'elle puisse faire. Elle regretterait toujours amèrement sa conduite et le

sort de cette jeune fille, dont elle avait parfois souhaité être la mère, ne cesserait de hanter son esprit jusqu'à sa mort. Aussi, peu de temps après le départ de Jacopin, elle vendit *Les Trois Grâces* et s'exila, selon la rumeur qui courut, dans un pays lointain.

La santé d'Églantine ne s'améliorait pas, mais Jacopin persistait à la soigner, et cherchait tous les moyens pour la tirer de sa profonde dépression. Elle était toujours prostrée et il fallait qu'il se résolve à lui faire une tendre violence pour qu'elle fasse quelques pas et conserve un peu de forces. Renfrognée, elle ne s'exprimait que par monosyllabes qu'il aurait été le seul à comprendre, si seulement il se fut trouvé d'autres interlocuteurs dans les lieux. C'est alors que, misant sur son ancienne passion pour la création de chapeaux, il eut l'idée de lui procurer le matériel et les outils nécessaires pour qu'elle s'adonne de nouveau à son art.

Il avait vu juste, car malgré les doutes qu'il entretenait au début, placée face à la table de travail qu'il avait fabriquée pour elle, qui reproduisait celle qu'elle utilisait à la chapellerie, la passion pour la confection de chapeaux se ressuscita peu à peu, chaque jour davantage. Mais, dans son délire, elle entretenait le fantasme de créer la coiffure ultime, celle sans pareille que personne avant elle n'aurait eu l'imagination ou l'habileté de fabriquer. Et elle se mit au travail, trimant du matin jusqu'à la nuit avancée, à assembler tissus, plumes, perles, crins, fils de soie, de laine, tout ce que pouvait lui apporter Jacopin. Le problème, c'est que malgré son acharnement, elle n'était jamais satisfaite du résultat. Bientôt, des dizaines de ses œuvres, toutes les plus audacieuses, avant-gardistes, singulières, voire inimitables, les unes que les autres, jonchaient la pièce où elle se dépensait jusqu'à l'épuisement. Jacopin, qui répugnait à mettre au rebut des pièces si achevées, si artistiquement finolées, eut un jour la judicieuse inspiration de les apporter au magasin où il travaillait pour les écouler et ainsi gonfler son modeste salaire. Très vite, elles attirèrent l'attention de quelques clientes fortunées des environs qui, les trouvant fort originales, voulurent bien s'en procurer une, surtout qu'elles étaient vraiment à bon marché. C'est alors, que ressassant ses souvenirs de la chapellerie des *Trois Grâces* et de sa renommée acquise grâce aux chefs-d'œuvres d'Églantine, il eut une illumination : ce qu'il fallait, c'était d'apposer sur chaque chapeau exposé dans le magasin une étiquette portant la mention « Création d'Églantine Capuchet ». Lorsque, par un coup du sort, un voyageur de commerce de passage découvrit qu'ils étaient de la main de cette Églantine, qui travaillait autrefois dans ce grand magasin de Bourg-la-Reine, il s'engagea

à acquérir à bon prix tous ceux qu'elle fabriquerait. Ils prirent aussitôt une telle valeur que Jacopin n'en revenait tout simplement pas.

Si bien que pendant qu'elle s'échinait tous les jours à parfaire le chef-d'œuvre dont elle rêvait, Jacopin, maintenant libéré de tout souci financier, décida d'acquérir un petit domaine qu'il avait eu la bonne fortune de découvrir dans la région. Oh! rien de bien extraordinaire ou de luxueux, une jolie maison de pierre recouverte de chaume, une étable tout près et un petit pavillon qu'il pouvait transformer en atelier. Non loin, se faufilant comme une couleuvre à travers les arbres majestueux d'un bosquet traversé de mille sentiers tapissés de feuilles mortes, gazouillait un ruisseau aux eaux limpides dans lequel des truites paresseuses se prélassaient au soleil. Il se mit tout de suite à la tâche pour effectuer les réparations qui s'imposaient et aménager la nouvelle demeure et les bâtiments la jouxtant, selon les plans qu'il avait établis. Il pourrait bientôt consacrer tout son temps à son aimée dans ce lieu de douce quiétude auquel il donna le nom de *Nid-de-Nymphe*. Tout autour, il sema et planta des fleurs, et, à proximité, ameublit une parcelle de terre pour y tracer les sillons d'un jardin. Puis, pour égayer les lieux, lui qui aimait les animaux, il acheta, au marché voisin, quelques lapins, une dizaine de canards qui pourraient patauger à l'envi dans l'étang formé grâce à un barrage qu'il avait construit au milieu du ruisseau, deux couples de chèvres, quatre brebis et un bouc, deux porcelets, mâle et femelle, sans oublier une chatte qu'Églantine nomma Bibi et un chien, qu'il affubla du nom de Chapot. Au début, Églantine, était restée indifférente à l'ardeur que Jacopin mettait à faire du domaine un lieu où il ferait bon vivre. Mais, peu à peu, à l'instance de celui qui faisait tout ce qu'il pouvait pour assurer son bien-être, elle en était parfaitement consciente, elle participa aux décisions quotidiennes et se permit de mettre parfois de côté son emballement intempestif pour la chapellerie. L'air pur, les promenades dans le bois voisin, les odeurs et les concerts de la nature, lentement eurent raison de sa léthargie. Et puis, elle commença à s'enticher des animaux, qui lui rendaient bien ses petites attentions, ses gâteries, ses caresses. Aussitôt qu'elle sortait de la maison, ils se précipitaient pour la courtiser et lui faire la fête comme à une reine. Cette adulation la remplissaient d'aise et de bonheur et il semblait certain qu'aucune médecine ou autre panacée n'aurait pu aussi bien réduire à néant la douleur qui l'avait laissée pantelante un aussi long temps.

Jacopin était toujours amoureux d'elle qui, de son côté, continuait de le considérer comme un simple ami. Il espérait encore qu'à force de patience le

miracle se produirait peut-être, lorsqu'elle aurait enfin trouvé la recette du couvre-chef idéal. Mais plus le temps passait, plus cet espoir s'effilochoit comme un banc de brume entraîné par la bourrasque. Certains jours, l'envie lui prenait de rassembler quelques affaires, de s'en faire un baluchon, et de prendre la clé des champs. Il lui était rendu odieux de côtoyer une femme adorée qui ne voyait en lui qu'une sorte de serviteur, un esclave bienveillant. Bien sûr, il savait et comprenait fort bien que l'amour ne se nourrit pas de serviabilité, de compassion ou de dévouement. Mais ce sentiment, est-il possible de le faire naître, de le susciter? C'est la question qu'il se posait chaque jour, vainement. Il repensait avec un pincement au cœur, à cet Anton, à ce coureur de jupons, à ce vil maquereau, qui avait su, lui, par des paroles et des actions perverses, enflammer le cœur d'Églantine, au point où elle s'était donnée à lui, entièrement. Il était beau, élégant, charmeur, bon, mais lui, Jacopin, n'était pas un vilain garçon, il pouvait plaire, plusieurs des jeunes employées de la chapellerie des *Trois Grâces* lui faisaient les yeux doux et il aurait pu en faire succomber plus d'une s'il avait voulu. L'amour... quel dard mystérieux peut en faire jaillir l'étincelle? Il aurait payé cher pour percer ce secret... trouver un philtre magique comme dans les belles histoires d'amour... À la fin, il se trouvait ridicule de se poser toutes ces questions. Il était tombé follement amoureux d'Églantine dès le premier jour, un amour qui ne s'était jamais démenti malgré les tourmentes, mais ce sentiment n'était pas partagé, tout simplement. Alors, à quoi bon persister et endurer les coups et les dards d'une fortune outrageuse? Valait-il mieux mourir ou s'endormir à jamais? Il en avait assez d'avoir mal, de se faire du mal à chaque heure, à chaque minute qui passait. Il n'en pouvait tout simplement plus, son cœur était écorché d'avoir trop languir, crevé comme une baudruche abandonnée.

Sa décision était prise, il devait partir, même s'il craignait que son départ soit la cause d'une rechute fatale de cet être trop aimé. Il prit donc la route dès le lendemain, au petit matin. Il n'avait marché qu'une lieue qu'il aperçut, avançant dans sa direction, un attelage de deux chevaux tirant une roulotte en forme de maisonnette. Lorsqu'il la croisa, il vit, écrit en grosses lettres peintes sur le mur, J.-A. Martin, photographe. Étonné, il salua la belle dame qui tenait les guides et qui les tira vers elle soudainement pour signifier aux chevaux de faire une halte. Une brève conversation s'engagea entre eux, lui voulant savoir en quoi consistait le métier de photographe ambulancier, elle curieuse d'en connaître un peu plus sur ce timide jeune homme, s'il demeurait dans la région, s'il était intéressé d'avoir une photo de lui et de sa dame, s'il était marié. Le franc parler de cette femme, altière comme une reine sur son trône,

fit surgir en lui un vif pressentiment et il l'invita sans hésitation à le suivre jusqu'à sa demeure, invitation qu'elle s'empressa d'accepter, Églantine fut surprise de cette visite inopinée, ne s'étant pas encore rendue compte de la fugue de son compagnon.

Sur l'insistance de Jacopin, la dame et son époux J. A. acceptèrent de partager leur repas du soir et de passer la soirée en leur compagnie. Ces derniers semblèrent ravis de vivre un bon moment avec ce jeune couple, Églantine brillant par sa beauté recouvrée et Jacopin les distrayant par sa bonhomie coutumière. Curieuse comme toutes les personnes du sexe, l'épouse du photographe voulut savoir depuis combien de temps ils étaient en couple et s'ils avaient l'intention d'avoir des enfants. Elle-même en avait deux à la maison, dont sa mère avait la garde pendant leur périple dans la région. Leur réponse évasive et leur air gêné laissaient entendre que malgré les apparences, le bonheur ne régnait pas dans cette demeure par ailleurs accueillante.

Plus tard dans la soirée, intriguée, la dame prit le prétexte de respirer l'air frais de la nuit pour entraîner Jacopin dehors, permettant à son J.-A., toujours heureux de faire le joli cœur devant les jolies femmes, d'expliquer à une Églantine émerveillée les hauts et les bas de son métier de photographe ambulancier. Elle le questionna habilement et Jacopin lui fit, en raccourci, le récit de sa vie depuis sa rencontre avec cette fille de rêve passionnée par les chapeaux. Troublée par son comportement et par sa persévérance qu'elle trouvait incompréhensibles, sans ambages, elle lui tint ce discours : « Vous voulez trouver le chemin de son cœur et gagner son amour, eh! bien, cessez de vous conduire comme un domestique, un simple valet, autrement tel elle vous verra et vous traitera. Il arrive qu'il faille brusquer les choses, foncer. Souvenez-vous de cet Anton, ce Casanova de bas étage, dont vous m'avez parlé, qui a séduit votre bien-aimée. Ne croyez-vous pas qu'il lui ait fait des avances forcenées, qu'il l'ait provoquée par des gestes audacieux, pour arriver à ses fins? Dès demain, dès ce soir même, car pourquoi encore temporiser, prenez-la dans vos bras, embrassez-la comme le dicte votre amour et dites-lui haut et fort que vous l'aimez éperdument depuis que vous avez entendu la première syllabe sortie de sa bouche. Croyez-moi, si vous suivez mes conseils, l'étincelle de l'amour l'embrasera et, bientôt, dans ce petit paradis, vous vivrez ensemble le bonheur. C'est le sort que moi, Rose-Aimée Martin, te jette. » En entendant ces mots, Jacopin frissonna, car dès les premières paroles qu'ils

avaient échangées le matin, il avait senti le pouvoir d'envoûtement de cette
bellissime quadragénaire.

Le lendemain J.-A. Martin déroula la toile qui servait d'arrière-plan à ses
portraits féminins et croqua la gracieuse Églantine, arborant avec panache sa
plus récente création, celle qui comblait son rêve. Elle était radieuse, c'est ce
que la clairvoyante Rose-Aimée remarqua alors qu'elle posait. Est-ce à dire
que le sort avait opéré et que l'envoûtement s'était produit?

Vécurent-ils heureux! À toi, cher lecteur, selon ta nature et ton humeur,
d'inventer la suite de cette histoire.

